

Méthodes pour l'adéquation entre phonèmes et graphèmes

avant la création de la Real Academia Española : le cas de la jota

Mercedes BANEGAS SAORIN
Université de Valenciennes

Nous nous intéresserons, dans ce travail, aux méthodes utilisées dans les dictionnaires et les traités d'orthographe qui existaient préalablement à la création de la Real Academia Española (1713) pour décrire le phonème qui a été le plus tardivement introduit dans le système consonantique de l'espagnol : la fricative vélaire sourde /X/, orthographiée en espagnol moderne *j* et *g*.

Sont étudiées les réflexions des grammairiens dans leurs paragraphes consacrés aux graphies pouvant représenter ce phonème, ainsi que les entrées des différentes graphies des dictionnaires. Ces graphies étaient nombreuses entre le XVII^e siècle (période de son apparition) et le début du XVIII^e (date de sa fixation orthographique). Ceci est la conséquence d'une série de changements qu'a subis le système phonologique du castillan médiéval depuis la fin du Moyen-Âge et durant la période connue sous le nom de siècle d'Or (XVI^e et XVII^e siècles).

Nous relèverons, d'un côté, les compétences en phonétique des grammairiens de l'époque et, d'autre part à quel point la Phonologie et la Phonétique constituent un prolongement de l'activité de ces mêmes grammairiens et lexicographes dont l'objectif était aussi de décrire et de représenter, par écrit, au moyen des lettres, l'oralité de la langue.

Avant tout, il faut rappeler que l'histoire de l'orthographe de l'espagnol est une succession de réformes qui sont antérieures ou postérieures aux ouvrages de l'institution académique. En effet, Les grammairiens de l'espagnol sont nombreux à poser la devise orthographique suivante : « un seul son pour chaque signe et un seul signe pour chaque son ». C'était un principe défendu par Nebrija, auteur de la première grammaire du castillan, à la fin du XV^e siècle, qui s'inspirait, pour sa part, de Quintilien.

Cependant, deux facteurs ont entravé la mise en application de ce principe : le premier, que depuis le XVII^e jusqu'au XIX^e siècles, il n'y ait pas eu de consensus sur les signes choisis, si bien que l'orthographe se revendiquant phonétique s'accompagnait de plusieurs irrégularités, car encore aujourd'hui cette devise ne couvre pas la totalité des correspondances

entre les graphies et les phonèmes. Cet état de choses a poussé les spécialistes à proposer, chacun à leur tour, de nouvelles et *meilleures* règles, mais guère plus logiques les unes que les autres. De ce fait, ils se sont fait appeler des réformateurs, tous à la recherche d'une correspondance bi-univoque entre l'oral et l'écrit.

Le deuxième facteur qui a freiné la mise en œuvre d'une orthographe totalement phonétique a été l'attachement de la RAE à l'orthographe utilisée par les auteurs classiques, ainsi qu'à l'usage établi et à l'étymologie des mots, aussi bien dans son *Diccionario de Autoridades* que dans ses *Ortografías de la lengua castellana*¹. Les décisions de l'Académie ont provoqué le rejet généralisé des spécialistes, qui l'ont considérée incohérente et anachronique. Ainsi, Gregorio Mayans y Siscar écrivait en 1745 qu'il ne comprenait pas le mélange de deux critères : une orthographe fondée sur la prononciation dans 99% des cas et une autre fondée sur l'étymologie, dans 1% des cas².

L'Académie espagnole ne prenait pas en considération les processus que subissait la langue espagnole en Amérique au contact de la diversité linguistique des terres conquises. De telle sorte que les linguistes américains, à leur tour, ont dû mener à bien des réformes orthographiques. Ainsi, le linguiste chilien Andrés Bello, entre 1823 et 1844, a voulu aussi simplifier l'orthographe pour faciliter l'alphabétisation³. Concernant le /X/, il fallait laisser *j* dans tous les cas « où il est prononcé », ce qui entraîne l'élimination des suites *ge*, *gi*. Après quelques critiques, la RAE officialise son orthographe en 1844. Cinquante ans plus tard, Tomás Escriche y Mieg écrit sa *Réforma de la ortografía castellana* en 1889 qui souligne, par exemple, les irrégularités non seulement orthographiques (*ga*, *ge*, *gi*, *go*, *gu* articulées [ga], [Xe], [Xi], [go], [gu]), mais aussi grammaticales dans des exemples comme celui du verbe *coger* qui fait *cojo* au présent, ou encore les prononciations confuses de *Ijncio* pour *Ignacio* du fait qu'il y ait plusieurs lettres pour un seul son.

C'est pour cela que nous nous sommes intéressée aux réflexions et aux méthodes qui ont été utilisées par les spécialistes des XVII^e et XVIII^e siècles pour décrire ces sons en devenir et pour leur trouver des correspondances à l'écrit. C'est dans les dictionnaires et les

¹ Cf. Siervo Custodio MORA MONROY (1998).

² « Decirme que cuando pone algún cuidado sigue la nueva [Ortographia] de la Academia Española no lo entiendo; porque yo estoi persuadido a que son impracticables las reglas que ha intentado dar la Academia. Es cierto que o se ha de seguir la pronunciación o el origen de las voces. Que se ha de seguir la pronunciación para mí es cosa demostrativa, porque si en noventa i nueve voces se sigue i escribe bien en sentir de todos, ¿por qué no en la centésima? » (Carta a A. M. Burriel, 16 de enero de 1745).

³ La *Ortografía* de Bello, u *Ortografía chilena*, fut une réforme pour la simplification de l'orthographe de l'espagnol américain, officiellement utilisée au Chili entre 1844 et 1927. Elle fut publiée en 1823 dans le texte *Indicaciones sobre la conveniencia de simplificar la ortografía en América*, écrit par le linguiste vénézuélien Andrés BELLO et l'écrivain colombien Juan GARCIA DEL RIO.

traités d'orthographe que les grammairiens s'adonnent à la description des sons⁴. Leur souci, éminemment orthographique, a une dimension phonologique claire.

L'existence du phonème vélaire sourd /X/ est unanimement fixée par les historiens de la langue en 1650, mais il a commencé à s'étendre progressivement depuis la fin du XVI^e siècle. Il remplaçait le palatal sourd /ʃ/ qui, à son tour, remplaçait son corrélat sonore /ɣ/⁵. Avant le XVI^e siècle on avait les deux consonnes palatales /ʃ/ et /ɣ/ ; au long du XVI^e siècle il y a confluence de /ʃ/ et /ɣ/ vers la sourde /ʃ/, jusqu'au moment où le /ʃ/ recule son point d'articulation vers le voile du palais en donnant naissance à /X/⁶.

Aujourd'hui ce sont *g* et *j* les graphies qui représentent le phonème /X/, mais avant sa fixation par la RAE au XVIII^e siècle, il y a eu quatre graphies en circulation :

- *g, j* et *I* (i majuscule) pour l'ancien /ɣ/
- *x* pour l'ancien /ʃ/

Or, même si /ʃ/ précède chronologiquement le /X/ – suite à l'assourdissement de son corrélat /ɣ/ dont on a parlé –, le manque de normalisation de l'orthographe et l'abondance de critères différents de chacun des auteurs, entraînaient des confusions dans l'écriture de la part des sujets parlants, les graphies anciennes et les plus modernes étant toutes encore en circulation⁷.

⁴ Les descriptions faites dans les dictionnaires nous ont été facilitées par un très récent et précieux ouvrage intitulé *Nuevo tesoro lexicográfico del español (s. XIV-1726)*⁴. Ce sont Francisco DEL ROSAL (*Origen y etimología de todos los vocablos originales de la lengua castellana*, qui est le premier dictionnaire étymologique espagnol, 1601), Sebastián DE COVARRUBIAS OROZCO (*Tesoro de la lengua castellana o española*, 1611), John MINSHEU (*Ductor in linguas*, 1617), John STEVENS (*A Spanish and English Dictionary*, 1706) et par le *Diccionario de Autoridades* de la RAE. Pour ce qui est des traités d'orthographe, avant l'*Ortografía* de la RAE ils étaient nombreux. Trois noms ressortent au XVII^e siècle dans ce domaine : Mateo ALEMAN (*Ortografía castellana*, 1609), Bartolomé JIMENEZ PATON (*Epítome de la ortografía latina y castellana*, 1614) et Gonzalo CORREAS (*Ortografía kastellana, nueva i perfeta*, 1630). Nous en avons également consulté d'autres, précédents et postérieurs : Juan DAVILA (*Compendio de la ortografía castellana*, 1631), Diego BUENO (*Arte nuevo de enseñar a leer y escribir perfectamente*, 1690) et même quelques auteurs contemporains des ouvrages de la RAE, tels que Antonio BORDAZAR DE ARTAZÚ (*Ortografía Española fijamente ajustada a la naturaleza invariable de cada una de las letras*, 1730).

⁵ Ce phénomène d'assourdissement des corrélats sonores s'est produit en même temps dans d'autres paires de phonèmes : les affriqués /ts/ et /dz/ se sont fricatisés en /s/ et /z/, puis /s/ et /z/ se sont réduits à /s/ dorso-dental. De même, le phonème fricatif apico-alvéolaire sonore /s'/ est confondu avec le sourd correspondant. C'était donc une époque de réduction du système consonantique de l'espagnol médiéval et d'avènement du système moderne.

⁶ Ce recul du point d'articulation s'explique par la proximité de /ʃ/ avec l'apico-alvéolaire /s'/ : ce /s'/ produisait beaucoup trop d'homophones avec /ʃ/ ex. : *casa* /Kás'a/ ('maison') vs *caxa* /Káʃa/ ('caisse'). De même, les anciens *fixo* /fiʃo/ ('fixe') et *fijo* /fiɣo/ ('fils'), ne se distinguaient plus. A ceci, il faut ajouter des échanges attestés entre les phonèmes /ʃ/ et /s/ : *tixeras* et *tisseras*, *ximio* et *simio*.

⁷ A ce sujet, Ralph Penny (1993, p. 97) cite fray Juan de Córdoba, qui explique, à propos de la situation linguistique en Espagne, qu'en 1578 les sujets parlants de Castilla la Vieja disaient *haçer* et *xugar* (on devrait lire /asér/ et /ʃugár/, alors qu'à Tolède (Castilla la Nueva) on disait *azer* et *jugar* (prononciation ancienne, sonore [adzér] > [azér] > [asér] et [ɣugár] > [ʃugár] car au XVI^e siècle la sonore /ɣ/ s'est déjà assourdie en /ʃ/). Un autre auteur, santa Teresa de Avila, aurait commis des erreurs orthographiques, selon les spécialistes, tels que *dijera*

En bref, dans la première moitié du XVII^e siècle, non seulement il y avait plusieurs graphies pour un seul et nouveau son, le /X/, mais avant que ce son se soit généralisé dans tout le territoire hispanophone, les sons qui l'ont précédé étaient eux aussi utilisés, à savoir /ɟ/ et /ʃ/, ce qui faisait donc trois.

Nous avons organisé ce travail en trois parties, chacune consacrée à chacune des quatre graphies ; le *g* et le *j* étant étudiés ensemble, car la controverse entre les deux a duré plus longtemps. Nous montrerons le traitement reçu d'abord dans les dictionnaires et ensuite dans les traités d'orthographe. Notre analyse débute au XVII^e siècle, car avant il est peu probable que le phonème /X/ soit répandu. Nous étudierons les différents ouvrages en suivant un ordre chronologique.

I majuscule

a) Dans les dictionnaires

On a utilisé le I majuscule dans les langues romanes pour représenter le phonème /ɟ/. Jusque dans le *Diccionario de Autoridades* on fait allusion à son articulation consonantique lorsqu'elle précède une autre voyelle, tout en conseillant de mettre à sa place le J. En latin classique le *i* asyllabique avait une articulation de semi-consonne⁸ ; l'ensemble de ses combinaisons est à l'origine soit de la palatale affriquée /y/ soit de la palatale fricative /ɟ/ du roman castillan. Donc, la graphie *i* latine avec articulation consonantique est à l'origine de deux consonnes en espagnol moderne : la palatale affriquée ou fricative /y/, assez fréquente, et la *jota*.

Les auteurs cités dans le *Nuevo Tesoro lexicográfico* écartent tous déjà cette graphie en tant que phonème consonantique, puisque la totalité des entrées avec I suivi de voyelle renvoient à la nouvelle écriture, soit avec *y*, soit avec *j*. Ainsi,

iabon : v. jabon ; **iegua** : v. yegua ; **ioven** : v. joven ; **ioia** : v. joya ; **iuizio** : v. juicio.

Chez Covarrubias nous avons relevé toutes les entrées où I est une consonne, à savoir, *i* suivi de *e*, *a*, *o*, *u*. Dans la totalité, ce *i* est « susceptible d'être écrit *y* et équivaut à la palatale /j/, orthographiée de nos jours *y*⁹. Les renvois se font vers l'allographe *y*; ici ne sont conservés

(avant /diɟéra/), *ejerçio* (avant le XVI^e siècle /eɟertsítsio/), au lieu de *dixera* (/diʃéra/), *exercicio* (/eʃersísio/) au XVI^e siècle. « Los de Castilla la Vieja dizen haçer y en Toledo azer, y [los de Castilla la Vieja] dizen xugar, y en Toledo [dizen] jugar » ; « Santa Teresa (nacida en Avila en 1515) escribe [...] dijera, ejerçio [...] por dixera, exercicio ».

⁸ Cf. J. M. Fradejas Rueda, 2000.

⁹ « La letra I vocal, tercera en orden de las demás vocales, suele hacer oficio de consonante, cuando se pone antes de otra vocal, como Iuan, iarro, etc., y a ésta llaman I larga, y hace ja, jo, ju, porque siguiéndose la E y la J, se escribe con G, y suena GE, GI, excepto yesca, yerba y otros muchos vocablos que suenan en castellano como

que les termes contenant la palatale. Ceci nous amène à conclure qu'en 1611 la graphie *i* consonantique, représentant le phonème /X/ (</ʃ/</ʒ/) commençait à ne plus être en circulation tout au moins dans les dictionnaires.

Or, plus d'un siècle plus tard, la question du I long n'est toujours pas oubliée : dans son *Diccionario de Autoridades*, la RAE, même si elle n'offre aucune entrée avec *i* + voyelle, dans la définition, rappelle que certains ont encore l'habitude de l'employer en tant que consonne placée devant une autre voyelle, mais qu'en castillan on commence à mettre J à la place¹⁰. En outre, les dictionnaires ne nous disent rien sur son articulation, à part le fait qu'il pouvait être consonantique.

b) Dans les traités :

Mateo Alemàn, Jiménez Patón et Gonzalo Correas s'opposent à l'usage de *i* avec une prononciation consonantique : il devrait être remplacé par un *j* : *iusta, iupiter, Iesus* > *justa, Júpiter, Jesús*. De plus, Correas – qui n'en parle que dans son *Arte*, de 1626, et en fait abstraction dans son *Ortografía* de 1630 – relève le fait qu'on lui ait donné le nom de *iota* comme la voyelle grecque : c'est donc un nom *corrompu*. La modification orthographique qu'elle a subie, en étant allongée par le bas, n'a pas non plus de sens pour lui. Il reproche notamment le fait qu'on ait modifié son articulation originale en n'ayant pas modifié, dans le même temps, le graphème¹¹.

Quant à la première *Orthographia* de la RAE, de 1741, il est dit (p.168), que « I latina siempre es vocal » face au *y* grec qui est toujours consonne. Or, comme nous l'avons vu, dans

en latin *iam, ientaculum, iunius*, y suélese escribir para diferenciarla con la Y griega, diciendo yo, ya, yesca, yerba, que es sonido màs blando que la J, jota, como jamón ». Trois occurrences avec *ia* : IA [Vse. Ya] ; IACER [Vse. Yacer] ; IANTAR [Vse. Yantar].

On dénombre 16 occurrences avec *ie*: IEDRA, IEVUA, IEGUADA, IEGÜERIZO, IELMO, IELO, IEMA, IEPES, IERMO, IERNO, IERTO, IERUA, IERVO, IESCA, IESO, IEZGOS. Dans tous les cas ces termes renvoient à ses équivalents avec *y* grec pour 15 d'entre eux et à *hi* pour un seul : [Vse. Yedra, Yegua, Yeguada, Yegüerizo, Yelmo, Hielo, Yema, Yepes, Yermo, Yerno, Yerto, Yerba, Yervo, Yesca, Yeso, Yezgos]. Io [Vse. Yo]. IUGADA, IUGO, IUGUERO, IUIZA [Ibiza], IUNQUE [Vse. Yunque], IUSO [Vse. Yuso]

¹⁰ « I [...] Es la misma *I* de los Latinos, la cual suele hacerse consonante, quando hiere a otras vocales, pero en el Castellano usamos para esto de la *J* quando se ha de pronunciar guturalmente, y de la *Y* quando con suavidad: pues aunque muchos usan siempre de la *i* para este caso, por no apartarse del método Latino, es màs natural excusarlo, para evitar la confusión, por las razones que se han dicho en el tratado de la Orthographía, que la Academia ha establecido. [...] ».

¹¹ « Nazió esto de aver mudado *i* corrompido los ombres el sonido blando que tenia de vocal ditongada con la sigiente, en el de *xe*, como en *jaspe, jatanzia Ierusalen, Ieremias, Iosef, Iulio, joven, jocundo, jucundo, justo, juro*. I no solo en estos lugares se introduxo la adultera *j*, sino en toda parte como en *viejo, paje, consejo, koraje*. Aki clamo porque si la mudaron en el sonido *i* alma de otra letra, no mudaron también el cuerpo, kitandola a ella, *i* poniendo la otra? komo se hizo en *cautivo, sobre, suegra de captivus, super, socrus*, *i* otros zien mil. Pido xustizia *i* protesto la nulidad de lo aprozesado por la parte kontraria, por no kontestado kon la razôn, *i* verdad. I se ara derecho escribiendo komo pronunziamos *xaspe, xatanzia Xerusalen, Xeremias, Xosef, Xulio, xoven, xocundo, xucundo, xusto, xuro, viexo, paxe, consexo, koraxe*. » (p. 22-23).

le *Diccionario*, qui est postérieur à ce traité, la RAE fait allusion à l'usage, qui perdure, de mettre I à la place de *j*.

Nul doute que le I était, dans l'alphabet, la majuscule correspondant à *j* : c'est justement cet aspect orthographique qui gêne les auteurs qui contestent l'usage du *i* en tant que consonne. Ceci, uni à l'orthographe étymologique des mots à contenu biblique, entraîne des confusions à l'oral : entre la prononciation de la langue d'origine (/y/) et la plus habituelle du castillan (/ɜ/ puis /ʃ/ puis /X/).

Or, Gonzalo Correas, conscient de cet usage, dans son ouvrage le plus récent, ne rassemble comme allographes que *j*, *g*, *x*. La RAE en 1726 pose le problème dans ces mêmes termes (p. 176-177) : il faut faire attention à distinguer le I latin majuscule de *j*.

En bref, dans les dictionnaires comme dans les traités, ce graphème est écarté pour représenter le phonème consonantique qui nous occupe. Mais, comme aucun trait phonétique n'est donné sur lui, s'agit-il de /ʃ/ ou de /X/ ?

Graphème *x*

a) Dans les dictionnaires

Le *x* est défini comme un phonème double, à l'instar du même symbole dans l'Antiquité : on ne fait aucune allusion au phonème qu'il a représenté en roman castillan ou aux sons postérieurs. Covarrubias écrit :

« La letra X es dicha semivocal, y tiene fuerça de dos consonantes, en cuyo lugar algunas vezes los antiguos ponían *cs* y *gs*, que los griegos dicen *gisigma*, *capasigma* : y porque bien considerado está compuesta de dos *v*, vna sobre otra, tocadas en las puntas [...] ».

Le phonème qui lui a correspondu pendant tout le Moyen-Âge, (/ʃ/, ou bien le nouveau /X/), est uniquement déductible de la page que Covarrubias lui consacre : seulement 51 entrées commençant par cette graphie renvoient au même terme orthographié avec *g* ou, beaucoup plus fréquemment avec *j* : XIMENA est suivi du renvoi [Vse. *Jimena*] ; XETAFFE de [Vse. *Getaffe*]. Dans la troisième acception du mot *xara*, il est dit par Covarrubias

« verás la letra *x*, y también *xariz* y *xarabe*, y los demás que no se hallaren en la letra *j*, jota. »

De plus, Covarrubias suit son maître Nebrija pour défendre la place du *x* uniquement en fin de mot. C'est dans l'entrée de *xugo* qu'on lit :

« *xugo* Vide [suco] *sugo*¹². Un hombre muy docto da censura sobre esta letra, y dice que no tiene lugar en ningùn vocablo castellano, si no es final, como en *relox*, *Guadix*, *almoradux*, etc., y que los sobredichos vocablos que están en la X, empezando en ella, se podrían escribir o por J o por G ; siguiéndose A O U, por J, y siguiéndose E I, por G. Yo seguí al Antonio Nebrisenense, y por eso no soy tanto de culpar. »

¹² Voir note n° 6 sur la confusion attestée entre /ʃ/ et /s'/.

Ceci montre que le *j* est l'orthographe nouvelle et *x* l'ancienne de ce son en devenir, puisque la page consacrée au *x*, aussi bien par le nombre si réduit d'entrées que par l'abondance de la formule « Vse. », montre l'abandon qu'il est en train de subir.

Le *Diccionario de Autoridades* ne réserve le *x* que pour les mots qui en avaient un à l'origine. La RAE ne renvoie aucune de ses entrées avec *x* comprises dans dix pages à une autre orthographe. Et, ce qui est intéressant et nouveau, c'est qu'elle assigne une orthographe à chaque vocable, c'est-à-dire, qu'il n'est plus question d'allophones ou de variantes libres ici, mais de variantes conditionnées par l'étymologie, puisque plusieurs lettres représentent le même son, mais l'assignation orthographique n'est plus vacillante. Pour en être sûrs, encore faut-il lire la définition que la RAE donne de chaque lettre : « J : sa prononciation est toujours gutturale, comme celle du *x* ». Nous avons mis dans le tableau la citation à propos du *j*, où elle parle justement du *x* :

« ... como la propria y natural de la *x*, por cuyo motivo irán puestas en esta letra solamente las voces que no tienen *x* por su origen, conforme a lo dispuesto en el tratado de *Ortographia* ».

Quant aux entrées avec J, elles sont suivies de *a*, *o*, *u* essentiellement. Le *j* est suivi de *e* pour les mots bibliques (*Jesús*, *jesuita* et pas beaucoup plus) ; il n'y en a pas avec *ji*.

b) Dans les traités

Avant Mateo Alemán, d'autres grammairiens se souciaient du bon enseignement de la langue. Ainsi, Juan De la Cuesta¹³ condamne déjà l'alternance entre les graphies *x* et *j*. En effet, il demande aux maîtres de bien apprendre la distinction à leurs élèves entre les deux graphies (*Guadalaxara* au lieu de *Guadalajara*). Ce type d'ouvrage est intéressant dans la mesure où les « erreurs » ou confusions dont l'auteur parle sont le témoignage de l'évolution phonétique décrite par les historiens de la langue qui consiste non pas en l'assourdissement des sonores dans les corrélats sourds correspondants, en l'occurrence /z/ > /ʃ/. (car il a eu lieu pendant le XV^e siècle), mais du recul du point d'articulation du /ʃ/ devenant /X/. Donc, il y a des raisons de penser que le phonème vélaire /X/ n'y est pas tout à fait entériné.

Arrivent les grands réformateurs comme Mateo Alemán qui défend, d'une part, l'articulation étymologique du graphème *x* : [ks], car telle était l'articulation de cette graphie en latin, sauf en fin de syllabe. Pour lui, tout notre alphabet ayant été emprunté au latin, c'est le latin qui fait office d'autorité et il ne faudrait pas trahir cette équivalence entre graphie et son qui existait en latin ; l'alphabet latin est pour lui un alphabet phonétique.

¹³ Dans son *Libro y Tratado para enseñar leer i escriuir*, 1589, p. 32.

Mais le *x* est valable aussi pour les sons que le latin n'avait pas, et pour celui qui fait l'objet de notre étude, /X/ ou plutôt celui qui l'a précédé, la sourde /ʃ/, ce sont d'autres raisonnements qui l'animent : notamment la comparaison avec l'arabe (p. 108) :

« nosotros pronunciamos la *x* como los árabes, de cuya vecindad nos la dejaron en casa [...]. También la ponemos en las diciones compuestas con *extra*, i otras derivadas de la lengua latina ».

Mais, puisque rien n'est dit sur les traits articulatoires de ce *x* non étymologique, et qu'en arabe classique il y a /ɟ/, /ʃ/ et /X/, seuls ses contemporains pouvaient comprendre à coup sûr de quel(s) phonème(s) il s'agissait. D'autant plus que, comme nous le verrons à propos du graphème-phonème *j*, il proviendrait, d'après lui, également de l'arabe.

Ce sera Juan Dávila¹⁴ qui, en 1631, se lance dans une comparaison entre la prononciation du *j* et du *x* : le premier est prononcé avec un peu de « aspereza y afecto », comme dans *junto*, *Iuan* ; le second est prononcé « aguda y afectuosamente » ('de façon aigüe et affectueuse'), comme dans *axedrez*, *Xarama*, *Xanto*, *caxa*. Pour lui, leur ressemblance est telle que seule une grande attention peut les distinguer. Sa description nous laisse un peu perplexes : s'agit-il de deux sons, [ɟ] et [ʃ], ou bien d'un même son [ʃ] ou bien [X], à cause de ce trait affectif que l'on pourrait entendre ou imaginer dans le [ʃ], ou dans le [X] ?

Les auteurs jusqu'à présent étudiés ont tous un point commun : le maintien du *x* pour les mots d'origine latine qui le portaient, pour son articulation [ks]. Même à la fin du XVII^e siècle des grammairiens comme Diego Bueno¹⁵ prônent l'écriture de *x* quand il y a lieu de prononcer *cs* ([ks]), comme en latin et non pas comme en langue romane.

Mais aucun ne semble gêné par l'abondance de graphèmes transcrivant le phonème /X/ ou ceux qui l'ont précédé. Seul Gonzalo Correas, en portant une affection particulière au *x*, dans son premier ouvrage de 1626, va jusqu'à sacrifier le *j* : c'est le graphème *x* qu'il souhaite garder dans l'alphabet, en éliminant le *j* (pour /X/). Il justifie ses propos par la ressemblance graphique avec le *xi* du grec et la conviction que c'est au grec qu'il a été emprunté. Dans son *Ortografía*, de 1630, il ne fait plus allusion au *x*, car pour lui c'est un sujet classé.

Un auteur contemporain des premiers ouvrages de la RAE, Antonio Bordázar de Artazú, énumère dans son *Ortografía Española fijamente ajustada a la naturaleza invariable de cada una de las letras*, 1730, les combinaisons possibles du *x* : *ax*, *ex*, *ix*, *ox*, *ux*, étant donné qu'à cette époque le *x* en début de mot est évincé de la langue.

¹⁴ Dans son *Compendio de la ortografía castellana*, 1631, p. 7 et 14.

¹⁵ Dans son *Arte nuevo de enseñar a leer y escribir perfectamente*, 1690.

En bref, plusieurs tendances se dégagent de l'étude des auteurs du XVII^e siècle :

- la plupart des grammairiens préconisent l'emploi de la graphie *x* pour les deux sons [ks]
- plusieurs, parmi lesquels Alemán et Dávila, permettent au *x* de coexister avec *j* pour représenter le même phonème, même si ce n'est pas clair pour les lecteurs postérieurs de savoir de quel stade du phonème il s'agit : /ʃ/ ou /X/ ?
- Correas est le plus simplificateur de tous, car, une fois écarté le *i*, il reste encore trois graphies (*x*, *j*, *g*), d'où sa proposition d'en éliminer une: le *j*. Le *x* est donc érigé en seul symbole de notre phonème, puisque, comme nous le verrons plus avant, il réserve le *g* non pas à /X/, mais uniquement au phonème /g/.

Le *j* et le *g*

a) Dans les dictionnaires

Au début du XVII^e siècle le *j* (la *ijota* en terminologie classique) n'apparaît pas dans certains alphabets castillans tout simplement parce qu'il est considéré comme la majuscule du *i* voyelle¹⁶. Cette consonne est décrite tantôt comme variante du *i*, tantôt comme équivalent du *g* et du *x*.

Quant au *g*, il est à son tour rapproché du *j* et du *x*, que ce soit par Del Rosal ou par Covarrubias. Les lexicographes étrangers s'adonnent plutôt à la comparaison avec d'autres langues¹⁷. Les comparaisons de Minsheu sont faites avec le phonème palatal /ʃ/ et non pas avec le vélaire /X/. De toute évidence il n'avait pas connaissance, en 1617, du vélaire /X/. Quant à la remarque de Stevens, en 1706, il le compare, comme les hispanophones, à

¹⁶ C'est ce que nous apprend Del Rosal en 1601 : « **j (J) ROSAL**, 1601 : *j*, como ésta sea especie de *y*, y distinta de ella, ya está advertido. Llamámosla jota o ijota para diferenciarla de la *i* vocal y consonante, a imitación del griego que a su *i* llama *iota*, y del hebreo que llamó *iod* a la *i* consonante [...]. Otros la escriben así *j*, que frisa con la *g*, por que es especie de ella. Vale lo que la *x*, y lo que la *g* con las vocales *e*, *i*. En los alfabetos castellanos no se ha acostumbrado poner ésta, pero yo la pusiera en este lugar, siguiendo la *i* vocal, "pues tiene distinta pronunciación y es distinta letra. Tiene afinidad con cualquier especie de *i*, pues lo es, y suele convertirse en *ch*, como de *majar*, *machar*, de *xija*, *chicha* [...] ».

¹⁷ DEL ROSAL 1601 : « **g**, acontecióle a ésta lo que a la *c* [...], que con la *a*, *o*, *u*, **guarda su fuerza, y con la e, i la pierde, haspirándose o sonando qual nuestra j o x** ; y no es mucho padezca los mismos accidentes, pues como abajo veremos es la mesma que la *c* [...] ».

MINSHEU John, 1617, *Ductor in linguas* : « **g**, litera muta est, et duplicem habet pronuntiationem, ante *a*, *o* et *v*, pronunciat vt *Gabriel*, *Gorgias*, *gula*; **ante e et i, vt gal. ch, it. sc ; ang. sh**, vt hisp. gingibre, pronuntia, vt gal. *chinchibre*; it. *scinscibre*; angl. Shiongibre ; **g** vero ante *ve* et *vi* vt hisp. *guerra*, *guisa*, pronuntia vt gal. *guerre*, *guise*; it. et ang. *gherra*, *ghisa* ».

STEVENS John, *A Spanish and English Dictionary*, 1706 : « **g**, the seventh letter in the alphabet, and one of de mutes. In Spanish it is call'd *ge*, **pronouncing it guttural**. Before the vowel *a* it is pronounced as in English as in the word *ganar*. **Before e it is guttural, like the Spanish j or x**. Before *i* as before the *e*. Before *o* and *u* as in English, as in the words *gozo* and *gusto*. Before *ua* it looses its sound, and the three letters are sounded like *wa*, as in the words *agua*, pronounced as if we writ it *awa*, or *guarda* like *warda*. Before *ue* and *ui* it is fully pronounced loosing the *u*, as in *guerra*, spoke like *gerra*, and in *guía*, utter'd like *gía*. Before *l* and *r*, as in English. ».

l'articulation de *x* ou de *j*, ce qui est décevant, car cela reste des lettres. Il aurait pu le rapprocher du phonème laryngé /h/ de l'anglais, qui est somme toute une variante du /X/ notamment dans l'espagnol d'Amérique latine.

A propos du *g*, il est clairement dit qu'avec *e*, *i* il s'aspire ou s'entend comme le *j* ou le *x*. Le *Nuevo Tesoro lexicográfico* fait des renvois fréquents dans les deux sens :

Jénero : v. género.

Género : (génera, GENERO, iénero, jénero)

Le *Diccionario de Autoridades*, après avoir averti que le *j* ne doit pas être confondu avec le *I* majuscule, décrit son articulation comme gutturale, à l'instar de celle de la lettre *x*. C'est la justification donnée au fait que les entrées avec *j* correspondent à tous les mots qui n'ont pas un *x* étymologique (nous l'avons déjà vu à propos du *x*) :

« **J** Décima letra de nuestro Alfabeto: que aunque algunos la confunden con la *I*, debe distinguirse, porque la *j* sirve siempre de consonante, y **su pronunciación es guttural**, como la propia y natural de la *X*: por cuyo motivo irán puestas en esta letra solamente las voces **que no tienen *x* por su origen**, conforme a lo dispuesto en el tratado de Orthographía. ».

C'est ce même mode d'articulation, *guttural*, qui est utilisé pour décrire le *g* quand il est suivi de *e* ou *i*. Voilà un exemple de deux signes pour le phonème guttural /X/ :

« **G** Séptima letra del alfabeto, y quinta en el orden de las consonantes. Es letra muda, porque su pronunciación acaba en *e*, y sin ella no se puede proferir. Los Hebreos la llaman *Gimel*, y los Griegos *Gamma*. Su pronunciación es en la garganta, y según los Antiguos, el fin de ella tocando la lengua al paladar, porque con todas las vocales la pronunciación [es] suave; pero el día de oy se pronuncia gutturalmente con la *e* y la *i*: como en *Genio*, *Gigante* &c. y si estas syllabas se quieren suavizar, se pone una *u* después de la *G*: como en *Guerra*, *Guitarra*, &c. ».

b) Dans les traités¹⁸

En général, les remarques ou les définitions du symbole *J*, *i long*, sont très brefs dans les dictionnaires, car il est souvent mentionné dans les paragraphes consacrés au *i*, par proximité avec celui-ci et comme écriture erronée. Ce sont les réformateurs qui s'étendent en longs raisonnements dans leurs traités.

Une fois le *x* relégué à la prononciation [ks], en considérant l'alphabet latin comme un alphabet phonétique, Mateo Alemàn utilise pour les sons que le latin n'avait pas, /X/ (ou bien

¹⁸ Nous ne développerons pas ici les positions de Jiménez Patón, car c'est le moins simplificateur de l'orthographe et le moins réformateur de tous les auteurs étudiés. Il est celui qui montre le mieux l'état de confusion orthographique régnant autour de /ɣ/ puis /ʃ/ puis /X/. Il condamne l'utilisation de *v* et de *i* en tant que consonnes et voyelles, en même temps qu'il met un seul symbole pour chacune d'entre elles dans son alphabet : « y aunque lo riñe mucho no á dexado de usarse el modo con que oy se pronuncia que es juntando a la uocal precedente la *G*. y hiriendo como que con el paladar la *G* ». De même, il désapprouve la prononciation de *x* comme celle de *g* et de *j* alors que son écriture nous semble parsemée d'alternances entre *x* et *j*.

/ʃ/), la méthode comparative. Le /X/ aurait donc été emprunté à l'arabe pour des raisons de voisinage¹⁹ (p. 88) :

«*j* es letra muy propia de los árabes, los cuales la usan como nosotros. No se acaba en ella dición alguna, ni sílaba, porque nos valemos de la *x*, à quien pertenece su pronunciación en semejantes lugares, como dezimos *box*, *relox*, *guádix*, *almofrex*, *índex*, i otros. ».²⁰

Le raisonnement du grammairien Gonzalo Correas est plein de bon sens parce qu'il pousse sa logique jusqu'au bout, en se souciant – et cela est nouveau – de tous ceux qui étudieront le castillan sans l'avoir jamais entendu, ainsi que de la bonne compréhension de la langue par les générations futures. Correas est partisan d'éliminer de l'alphabet castillan les lettres superflues parce qu'il y a plusieurs lettres pour le même son ; en l'occurrence il propose d'éliminer *ç* et *j* qui ont les équivalents *z* et *x*. Elles sont effectivement exclues de l'alphabet de son manuscrit (p. 8). Et, fidèle à ses propositions, le *j* n'apparaît jamais dans sa rédaction, mais *x* : *elexir*, *xuntas*, *Xoachin* (relevés p. 13).

Il regrette les changements que subissent les langues, en l'occurrence celui du latin en néo-latin castillan. Dans ses écrits sur le *g* (p. 15-17) il se montre courroucé envers ceux qui auraient corrompu le *g* par le passé (symbole du phonème /g/), par ignorance et par négligence ; ils auraient dû le laisser là où il était (en tant que /g/) et mettre la lettre « adultérine » (donc, la nouvelle prononciation) à sa place. Son seul rôle étant celui qu'elle a , suivie de *a*, *o*, *u*, c'est-à-dire celui de la vélaire sonore /g/. L'autre, propre à la lettre *x*, a lieu avec *e*, *i* (*gente gigante*, *xente xigante*). C'est la corruption qui a transformé sa prononciation ; de cette adultération on l'a nommé *xe* sans raison. Et c'est « con agravio de las vocales *a*, *o*, *u*, que piden el de *ga*, que tuvo primero ». C'est pourquoi cette lettre devrait être nommée « gaxe ». Il cite Mateo Alemán, qui a réservé le *g* /g/ avec toutes les voyelles (*ga*, *gue*, *gui*, *go*, *gu*). Il exprime son désaccord avec cet emploi, c'est-à-dire le fait d'intercaler un *u* entre *g* et *e* ou *i* : ce *u* tantôt muet, tantôt prononcé, rend la langue très ambiguë et, si pour lui et ses contemporains cet usage ne pose de problèmes que pour les mots inconnus, en revanche les générations futures et les étrangers auront des doutes, à la lecture, sur la prononciation de ces mots, avec de telles règles tellement irrégulières, puisque, par principe, ils ne les auront pas entendus.

En outre, il affirme que l'orthographe n'est pas seulement destinée à ceux qui connaissent une langue mais aussi à ceux qui l'apprennent. Et, quitte à rajouter des lettres

¹⁹ L'allusion au graphème *x* pour ce son n'est qu'une description de l'usage, mais il le proscrit, comme nous l'avons vu.

²⁰ Dans cette énumération, il y a, pourtant, aujourd'hui deux articulations de *x* : [X] dans *relox* (*reloj* actuellement) et [ks] dans *Guadix*.

entre *g* et *e/i* pour le phonème /g/, le *h* des Italiens serait plus commode que le *u*. Donc certains sont au courant de sa réforme : *ga ge, gi, go gu*, mais ceux qui continuent à prononcer *xe, xi* le font à cause de leur « depravada costumbre » en écrivant *ginda* et *Migel* avec un *x* : *xinda, Mixel* et en les prononçant, par conséquent, [Xínda], [miXél].

Diego Bueno (1690), quant à lui, se range du côté de Mateo Alemán pour le *x* et le *i*. En revanche, pour le *g* et le *j*, la position de l'auteur est différente, puisque des deux prononciations de *g*, celle suivie de *e, i*, et celle suivie de *a, o, u*, c'est la première qui est appelée *propre*, la deuxième *impropre*. De plus, tous les mots contenant *ge, gi* ne devraient jamais être écrits avec un *j*. Il suit sa logique dans le paragraphe du *j*, en réduisant les combinaisons syllabiques de *j* à *ja, jo, ju* (ou bien aux emprunts au grec et à l'hébreu, tels que *Iesus, Ierusalen, Ieremias, Ierico, Ierarquia*, le symbole *I* devant être la majuscule correspondant au *j*).

La description phonétique de *g* et de *j* a deux adjectifs : une prononciation *rêche* (« cuando queremos hazer sonido à spero ») pour le *j*, et une prononciation *molle* pour *g+a, o, u* (« cuando queremos hazer sonido blando »). De toute évidence cette prononciation âpre, ou rêche fait allusion au son vélaire /X/.

Au siècle suivant, Antonio Bordazar de Artazú (1730, p. 10-13) contemporain des premiers ouvrages de l'Académie est partisan, comme les réformateurs, de simplifier l'orthographe et de la rendre plus phonétique, mais dès le départ de son travail, il ne voit pas le bien fondé des réformes proposées jusqu'à présent qui prétendent la simplifier pour faire correspondre une seule lettre à chaque son au motif que cette réforme, bonne à la base, avait à son encontre l'usage et l'acceptation de symboles doubles pour plusieurs sons (*ch, gu, ll, rr*).

Pour ce qui est du *x*, il énumère les combinaisons : *ax, ex, ix, ox, ux*, donc, il ne suit pas l'Académie qui maintient le *x* initial étymologique.

Quant au *g* et au *j*, il résulte de la combinaison avec les voyelles : *ga, gue, gui, go, gu* et *ja, ge, gi, jo, ju*. En sont donc exclues *je, ji*. Ceci est comparable à la norme adoptée par la RAE, mais il s'en écarte, à propos de *x*.

Ce qui nous intéresse le plus c'est son développement sur les traits articulatoires de chaque lettre. Son classement des traits distinctifs des consonnes les divise en trois groupes en tenant compte du point d'articulation ou des organes de la phonation qui entrent en jeu ; la terminologie est tout à fait propre, novatrice (sauf pour *guturales*, qui a été employé bien

avant) et pas tout à fait pertinente. Nous ne développerons qu'en note son classement des lettres en *espiritales*, *lamientes* et *guturales*.²¹ :

Pour la RAE, dans sa première *Orthographia*, G +e, i (p. 151, sq.) se prononce comme J avec une voix gutturale, tandis que suivi de a, o, u, sa prononciation est plus *douce* (suave) et *molle* (blanda). Elle garde le même principe dans son édition de 1815 (p. 31-33) :

« La G es una de las consonantes *paladiales* ó *guturales* y tiene en castellano dos distintas pronunciaciones, como sucede a la c. La una *blanda* y *suave*, que es cuando hiere a las vocales a, o, u [...]. »

Le u intercalé et muet est mentionné : *ga*, *gue*, *gui*, *go*, *gu*, de même que les deux points sur le u pour le prononcer (ex : *cigüeña* = cigogne). Avec e, i, le g a un son *gutural fuerte*.

Ce classement en doux (pour /g/) et fort (pour /X/) est attesté jusqu'à la fin du XIX^e siècle chez, par exemple, Eduardo de la Barra, édité par la RAE, dans son *Ortografía fonética* de 1897.

Conclusion

Depuis la fin du XVI^e siècle souvent les auteurs oublient la dimension écrite de leur ouvrage et annoncent la prononciation des termes – écrits – avec des verbes tels que *decir*, *sonar*. Ainsi, Juan de la Cuesta²², (1589) affirme à propos de la lettre g : nous mettons un u pour dire (alors qu'il faut lire) *guerra*, *guitarra*, *Guinea* et si on n'intercalait pas le u, nous aurions les mêmes sons qu'avec j et nous dirions (alors qu'on lit) *gerra*, *gitarra*, *Gevara* au lieu de *guerra*, *guitarra*, *Guevara* (p. 9)²³. Meme Covarrubias, au siècle suivant, écrit à

²¹ Cf. *Ortografía fonética*, Eduardo de la Barra, de la RAE, 1897.

²² Dans son *Libro y Tratado para enseñar leer i escriuir* (Alcalá, 1589).

²³ Il justifie ses appellations :

- *Espirital*es « porque se profieren sin ministerio de la lengua ni de los dientes » → B, F, M, P, V (le DRAE définit ce terme, ancien, comme « relatif à la respiration ». La non-intervention de ces deux organes de la phonation rendrait la respiration comme seule responsable de leur émission. Ceci fait penser aux fricatives du classement moderne, ce qui est valable pour F et V, mais pas pour les autres. De plus, B et V sont et étaient deux graphies pour un seul phonème et le symbole V est selon l'API²³ un phonème que l'espagnol n'a pas

- *Lamientes* « porque se forman lamiendo la lengua al paladar » → D, L, N, R, T

- *Guturales* C, G, J, Q

D'ailleurs, L, M, N, R, S, du fait qu'elles peuvent précéder et suivre les voyelles « dicen ser » des **semi-voyelles**. Et B, C, D, G, P, Q, T seraient des consonnes **muettes** ('mudas'), ainsi que le F, malgré le fait de pouvoir précéder et suivre les voyelles. L et R sont parfois des **liquides**. Le X est une lettre **double** et le H est douteux « y se acoge por aspiración ».

Ensuite il consacre un paragraphe à chaque lettre, où plusieurs critères sont abordés : orthographiques, phonétiques, grammaticaux, voire étymologiques (p. 14-26).

- Le **G** a deux rôles qui seraient clairs pour tous : *ga* et *ge*. Tous deux sont gutturaux, en entendant par *gutural* le fait de toucher le bout le plus profond du palais ; or, pour le premier, il faut courber la langue afin d'atteindre la racine du palais, tandis que pour le second, **le palais est atteint plus extérieurement**, de plus ce son est **plus doux** ('suave').

- Le **J** était, selon l'auteur, **prononcé plus violemment à l'époque ancienne** que maintenant, **puisqu'il s'est adouci** en étant l'égal de la syllabe (ou lettre) *ge*. **Sa prononciation ancienne** était due aux échanges commerciaux avec les Arabes et consistait à l'articuler **depuis la partie la plus interne de la gorge**.

propos du *i* : « siguiéndose la *e* y la *i*, se escriuen con *g* y “suenan” *ge*, *gi*, excepto *yesca*, *yerua* y otros muchos vocablos que “suenan” en castellano como en latín, *ientaculum iunius* [...] ».

Jusqu’au XIX^e siècle, lorsqu’on applique la phonétique articulatoire à proprement parler à la description des sons, la comparaison avec des sons d’autres langues est récurrente, Les langues de référence sont le latin, le grec, l’arabe, le français, l’allemand. Ceci se fait soit par rapprochement, soit par opposition. Ainsi, Jiménez Patón distingue le *g* du latin de la même graphie suivie de *e*, *i* qu’on ne retrouve qu’en roman castillan. Et nous avons constaté ceci jusqu’à la fin du XIX^e siècle ! Dans l’*Ortografía fonética* Eduardo de la Barra, de la RAE, 1897, affirme que le *j* espagnol est comparable au *ch* allemand ; de même, « dans le passé, *g* a sonné comme le *g* français ». Quant à *j*, il a eu la valeur du *j* français (exemple : *jamais*), puis du *sh* anglais. ».

Pour nous, chercheurs conscients de l’évolution des sons (ainsi que de leur orthographe) à laquelle sont soumises beaucoup de langues, ces comparaisons s’avèrent ambiguës. Mais elles sont encore employées dans les milieux académiques pour leur utilité.

Le rapprochement fréquent au début du XVII^e siècle entre le *j* – qui était pour les grammairiens non seulement une lettre, mais aussi un symbole phonétique – avec son équivalent arabe laisse planer le doute entre [ʒ], [ʃ] et [X], les articulations anciennes et la moderne, car l’arabe classique possède ces trois phonèmes. Rappelons qu’il y a des grammairiens du français de la même période tels que Gabriel Meurier qui affirment que le son [ʒ] imite la prononciation morisque.

C’est donc dans la continuité théorique du postulat selon lequel *g*, *j+e*, *i* viennent de l’arabe que l’on peut s’appuyer pour affirmer que le son correspondant aux graphies *j*, *g*, *x* était le son moderne (la vélaire /X/) et non pas les sons de la langue ancienne (les palatales /ʒ/ ou /ʃ/). Même l’*Orthographia* de l’Académie de 1741 affirme que le son du *j* nous le devons aux Arabes (p. 177). Mais le but de notre travail n’était pas de chercher son origine, qui est certainement due à une cause interne et non externe à la langue.

Correas est le seul à faire équivaloir la vélaire au *xi* du grec en faisant abstraction de l’arabe. Il le fait à propos de la graphie *x* et non pas *j*, puisque dans ses réformes de simplification il préfère garder le *x* et évincer le *j*. C’est le seul aussi à parler de l’échange fréquent entre *x* et *s* : c’est une donnée historique importante. Il est de loin, le plus humaniste

Ceci ressemble à un contre-sens, car l’articulation actuelle vient du voile du palais et l’ancienne, du centre du palais... ! D’ailleurs, il a classé le /X/, avant, comme un son guttural. Ce serait le seul auteur à considérer l’articulation moderne comme plus douce que l’ancienne. Tous les autres comparent /g/ doux à /X/ fort. [Nous avons cité la page du manuscrit microfilmé dans le CD-Rom].

de tous, car il vise à diffuser le plus clairement possible, et au plus grand nombre, son patrimoine linguistique.

A la fin du XVII^e siècle il n'y a toujours pas de consensus sur le graphème qui doit représenter le phonème /X/, seul est exclu unanimement le *i long*.

Au début du XVIII^e siècle la RAE dans son *Diccionario de Autoridades* est la seule qui réserve encore le *x* à l'initiale de mot pour tous les emprunts qui l'avaient.

Dans les dictionnaires antérieurs à celui de l'*Academia* on voyait déjà de timides descriptions articulatoires : *gutural*, défini par le *Diccionario de Autoridades* comme 'cosa propia o perteneciente a la garganta, del latin gutturalis'. Mais aussi en termes de force articulatoire : Del Rosal affirme que le *g* perd sa force suivi de *e, i*, en s'aspirant.

Avant le XVIII^e siècle, les descriptions se voulant phonétiques étaient souvent d'ordre sensitif : en 1631, Juan Dávila qui rapprochait la lettre *j* de la lettre *x*, opposait la « aspereza y afecto », de l'une au caractère aigu et affectueux de l'autre. De même, on a vu attribuer au [X] la caractéristique *rêche* (« áspero »), et une prononciation *molle* au son [g] (cf. Diego Bueno, 1690).

A partir de 1730 on commence à développer un classement articulatoire (et donc, phonétique à proprement parler) des lettres. Ainsi, sont brassés des termes modernes comme *guturales, líquidas, semi-vocales, aspiración* à côté d'autres termes désuets comme *espiritales, lamientes*. Mais lorsque ceci arrive, on lit, hélas, des contresens chez un même auteur à propos des traits distinctifs du /X/ !

Ces lettres ont toujours été considérées comme des symboles phonétiques, d'autant plus que, malgré les différents avis sur l'orthographe, notre alphabet est déclaré et proposé par tous les auteurs comme phonétique, y compris par l'Académie.

Comme nous l'avons précisé dans l'introduction, les propositions des uns n'ont pas coïncidé avec celles des autres : ce qui s'est avéré constant a été le fait d'ôter au *i* son pouvoir consonantique. Le *x*, lui, semblait être écarté pour toute articulation autre que la latine [ks] lorsque l'Académie vint le rétablir pour honorer le critère étymologique entre le XVIII^e et le XIX^e siècles.

Nous avons rencontré les difficultés suivantes quand il a fallu faire ressortir l'aspect phonétique de ces études appelées orthographiques :

- 1) d'abord, le manque de fixation orthographique des phonèmes existants, dont le nôtre qui était encore en cours d'évolution à cette période ;
- 2) des méthodes comparatives qui ne permettent pas toujours d'identifier l'articulation du graphème ;

3) les traités d'orthographe – sauf celui de Correas – s'adressent à un public contemporain. De ce fait, les auteurs espèrent que les exemples donnés vont être lus, comme s'il s'agissait d'outils audio ;

4) des connaissances approximatives, voire non pertinentes, des traits phonétiques des phonèmes de la part de ceux qui se sont lancés dans leur description articulatoire.

Néanmoins, à ce stade de la description des langues, où le but était de les fixer, nous pouvons affirmer que ceux qui se sont intéressés à leur orthographe (lexicographes et grammairiens) étaient de bons phonéticiens ; d'ailleurs, ce sont eux qui nous ont transmis, tant bien que mal, le rapport existant entre l'écrit et l'oral.

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs étudiés :

- ALEMAN Mateo, *Ortografía castellana*, 1609, José Rojas Garguidueñas (éditeur), estudio preliminar de Tomás Navarro, Mexico, 1950.

- (DE LA) BARRA Eduardo, *Ortografía fonética*, édition de la RAE, 1897, María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Série VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

- BORDAZAR DE ARTAZÚ Antonio, *Ortografía Española fijamente ajustada a la naturaleza invariable de cada una de las letras*, 1730, María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Série VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

- BUENO Diego, *Arte nuevo de enseñar a leer y escribir perfectamente*, Zaragoza, éd. Domingo Gascón, 1690, María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Serie VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

- CORREAS Gonzalo

- *Arte grande de la lengua castellana compuesta en 1626*
<http://bibliotecadigitalhispanica.bne.es>

- *Ortografía Kastellana nueva i perfeta*, (1630), María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Serie VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

- (DE) COVARRUBIAS OROZCO Sebastián, 1611, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Ed. de Felipe Maldonado révisée par Manuel Camarero, Castalia, Madrid, 1995.

- DÁVILA Juan, *Compendio de la ortografía castellana*, 1631, María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Serie VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

- (DEL) ROSAL Francisco, *Origen y etimología de todos los vocablos originales de la lengua castellana, 1601*, in *Nuevo tesoro lexicográfico del español (s. XIV-1726)*, Lidio NIETO

JIMÉNEZ et Manuel ALVAR EZQUERRA (éditeurs), Real Academia Española, Arco Libros, Madrid, 2007.

-JIMENEZ PATON, *Epítome de la ortografía latina y castellana*, 1614, María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Serie VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

- MINSHEU, *Ductor in linguas*, 1617, *Nuevo tesoro lexicográfico del español (s. XIV-1726)*, Lidio NIETO JIMÉNEZ et Manuel ALVAR EZQUERRA (éditeurs), Real Academia Española, Arco Libros, Madrid, 2007.

- STEVENS John, *A Spanish and English Dictionary*, 1706, *Nuevo tesoro lexicográfico del español (s. XIV-1726)*, Lidio NIETO JIMÉNEZ et Manuel ALVAR EZQUERRA (éditeurs), Real Academia Española, Arco Libros, Madrid, 2007.

- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA

- *Diccionario de Autoridades*, Ed. facsimil, Madrid, Gredos, 1990. (Reprint de l'édition originale : Madrid : Impr.de F. del Hierro, 1726-1737 sous le titre : *Diccionario de la lengua castellana*).

- *Orthographia castellana*, 1741 (?) et 1815, María José Martínez Alcalde (éditeur), CD-Rom Textos clásicos sobre la ortografía castellana, Serie VIII. Lingüística y antecedentes literarios de la Península ibérica, Coll. Clásicos Tavera, 1999.

Articles et ouvrages consultés

- FRADEJAS RUEDA José Manuel, *Fonología histórica del español*, Visor Libros, Madrid, 2000.

- MAYANS y SISCAR Gregorio, *Epistolario*, Vol. II, Biblioteca valenciana digital : <http://bv2.gva.es/en/corpus/unidad.cmd?idUnidad=48146&idCorpus=20000&posicion=1>

- MORA MONROY Siervo Custodio, *Sobre la cambiante ortografía*, Thesaurus, tome LIII, n° 3, 1998, (http://cvc.cervantes.es/lengua/thesaurus/pdf/53/TH_53_003_120_0.pdf)

- PENNY Ralph, *Gramática histórica del español*, Ariel Lingüística, Barcelona, 1993.

Mercedes BANEGAS SAORIN, maître de conférences en linguistique hispanique à l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, est membre du laboratoire CALHISTE-EA 4242 (Cultures, Arts, Littératures, Histoire, Sociétés et Territoires Etrangers) de cette même université. Elle fait aussi partie de l'équipe de linguistique « Approches comparatives des langues romanes : discours, lexique, grammaire » (EA 1570) de l'Université de Paris VIII. Ses axes de recherche sont la syntaxe, la linguistique comparative (espagnol-français) et la linguistique diachronique. Auteur de *Étude de morphosyntaxe historique des pronoms relatifs espagnols* (Nanterre, Université Paris X-Nanterre / Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-américaines, coll. « Mémoires et travaux », n°3, 2008), elle a aussi publié divers articles de linguistique dans des revues spécialisées en France et en Espagne.